

LA REVUE FRANÇAISE

Hebdomadaire



H. CARUCHET.

Paysages de France

Opinions de Maurice BARRÈS, Henry BORDEAUX, Paul FLANDRIN, DAUCHEZ, Van DONGEN, Paul FORT, LHERMITTE, Marcel BOULENGER, Henry MARTIN, Jules ADLER.

POÈMES d'Alfred DROIN

LA QUESTION DES CHANGES, par Eugène UCCIANI
DEUX GÉNÉRATIONS D'ENFANTS, par Myriam THELEN

Léon BOCQUET :: :: :: Antoine REDIER :: :: :: Eugène LANGEVIN :: :: :: CHANTAL

Un an : 45 Frs.

BELGIQUE: 50 fr. - Autres Pays: 60 fr.

12, rue Auber
PARIS

Le Numéro : 1 Fr.

BELGIQUE: 1.25 - Autres Pays: 1.50

Rédaction et Administration : 12, rue Auber, Paris (9^e)
 Téléphone : Gutenberg 33-99
 Chèques postaux : Paris n° 178.23
 Les manuscrits ne sont pas rendus

Abonnements : Un an Six mois Trois mois
 France & Colonies 45 fr. 23 fr. 12 fr.
 Belgique 50 » 26 » 13 fr. 50
 Pays Étrangers.. 60 » 31 » 16 fr.
 Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Prière de joindre les fonds à l'ordre d'abonnement.
 Les frais d'envoi de n'importe quelle somme à
 notre compte de chèque postal Paris-278-23 sont
 uniformément de 15 Centimes seulement.
 Recouvrement s'il y a lieu : 1 franc.

Changement d'adresse : UN franc, sur demande adressée à nos Bureaux au moins 8 jours à l'avance.

Pour être abonné GRATIS à La Revue Française,

N'oubliez pas de détacher de l'étiquette d'envoi de chaque numéro le bon-prime de remboursement d'UN FRANC dont elle est munie.

Ce bon, dont le montant est à valoir sur l'achat de marchandises utiles au choix de l'abonné, (livres, articles de Paris, etc...), est considéré comme espèces et reçu en paiement dans une importante proportion, indiquée pour chaque article dans l'annonce qui le concerne.

Tout abonné recevant 52 bons dans l'année est donc en fait crédité de 52 francs, qui remboursent son abonnement au-delà même de son montant.

(Pour la Belgique, nos étiquettes d'envoi, bien que d'un modèle spécial, comportent les mêmes avantages.)

L'ASSURANCE CONTRE LES ACCIDENTS

:: :: est aujourd'hui une NÉCESSITÉ POUR TOUS :: ::

A tout moment, chacun peut être victime d'un accident : chacun peut causer un accident à autrui, soit par lui-même, soit par ses domestiques, ses chevaux, ses automobiles, etc.

Chacun peut enfin être responsable des accidents éprouvés par son personnel. Autant de risques journaliers, incessants, compliqués de procès à soutenir et de dommages-intérêts souvent considérables à payer.

Contre ces risques, ces ennuis, ces dépenses de temps et d'argent qui peuvent parfois compromettre une situation ou un crédit, il y a un remède sûr, efficace, à votre portée, c'est l'ASSURANCE.

Adressez-vous à

LA PROVIDENCE-ACCIDENTS

Société anonyme au capital de 5 Millions

SIÈGE SOCIAL : 56, RUE DE LA VICTOIRE, PARIS

LA PROVIDENCE est la PREMIÈRE de toutes les sociétés d'assurances par le total des salaires assurés en application de la loi sur les accidents du travail (situation au 1^{er} janvier 1922).

SOMMAIRE

Gourrier de Paris Antoine REDIER.
 La belle flibuste... Carlos FISCHER.
 L'œil crevé (nouvelle)... Léon BOCQUET.
 Chronique des Livres... Eugène LANGEVIN.
 Poèmes Alfred DROIN.
 Actualités et souvenirs..... FURET.
 La question des changes..... Eugène UCCIANI.
 L'avis du Docteur..... GALIEN.
 Deux générations d'enfants... Myriam THELEN.

Paysages de France..... Maurice HAMEL,
 Marcel BOULENGER
 Maurice BARRÈS, etc.
 La Petite France.....
 La quinzaine dramatique..... Jean RAVENNE.
 Les jeux et les sports..... Philippe DORÉ.
 Les vacances de M. Dupont
 (roman)..... Maurice RENARD.
 La mode..... CHANTAL.

La politique..... René JOHANNET.
 En feuilletant.
 Resultat de notre concours.
 Notre concours d'août.
 La vie financière..... Léon VIGNEAULT.
 Les maisons et les champs... Gaston FOCH.
 Frontispice de Henri CARUCHET.
 Dessins de SENNEP, COUSIN, Émilien DUFOUR,
 Hélène DEVILLIERS.

TIMBRES-POSTE Pro collections. Achat et Vente
 Prix-courant : 0.25
 BOURSE des TIMBRES. 33, Rue Vivienne, Paris. Tél. Louvre 43-32

SE BOIT
CHAMPAGNE MERCIER
 ÉPERNAY
 PARTOUT

Prix Modérés. — Qualité Supérieure

Four devenir parfait pianiste
SINAT DE PIANO
 Cours par CORRESPONDANCE
 Enseigne tout ce que les leçons orales
 n'enseignent jamais. Donne son splendide,
 virtuosité, sûreté du jeu. — Permet d'étudier seul avec
 grand profit. — Rend facile tout ce qui semblait difficile.
 Cours SINAT d'HARMONIE, pour composer, accompagner,
 improviser. — Explique tout, fait tout comprendre :
 VIOLON, Solfège, CHANT, MANDOLINE, par correspondance.
 Demander très intéressant Programme gratuit et franco.
 F.D. SINAT, 1, Rue Jean-Bologne, Paris (16^e). Tél. Auteuil 25-14.

TIMIDITÉ VAINCUE sans retour
 R.-F. SUARD, Spécialiste
 à VINCENNES Not. 0.25

LA FABRIQUE
H. SARDA
 DE BESANÇON (Doubs).
 Expédie partout :
MONTRES
CHRONOMÈTRES
RÉVEILS
PENDULES
BIJOUTERIE
 pour Cadeaux
 et Mariages.
 Prix du Jour
 Catalogue général franco. Nous indiquer Titre et Date du Journal

Rasoir de sûreté
 À COUREURE RATIONNELLE
 (Triple Argenture)
 Utilisant les Lames Gillette **14 FRS**
 Envoi contre remboursement sur demande au Service Com-
 mercial de la Revue Française, 12, rue Auber, Paris.
 Les Étiquettes-monnaie de nos
 Abonnés sont reçues pour
 25 0 0.

"LA VARINETTE"
 Imité admirablement VIOLONCELLES et VIOLONS
 Universellement adoptée dans les Familles, Œuvres de
 Jeunesse, Maîtrises, Orphéons...
 PRIX : Varinette ordinaire : Métal, 3 francs. Bois, 5 francs.
 Varinette Bijou : à partir de 18 francs.
 Adresser les commandes à l'Inv. Abbé E.-J. VARIN
 Salle d'Expos. perman.
 Jardin d'Acclimatation,
 NEUILLY-SUR-SEINE.

UNE DAME qui pesait 93 kilos, étant
 arrivée sans aucun malaise
 au poids normal de 65 kilos, grâce à l'emploi de
 l'OBECITA se fait un devoir de publier ce résultat
 merveilleux. Pour renseignements, s'adresser à M^r Fr. MICHON,
 50, rue de l'Hôtel-de-Ville, LYON. — Réponse gratuite par retour.

BILLARDS
 JEUX DE SOCIÉTÉ
BATAILLE
 8, Boulevard de
 Bonne-Nouvelle
 PARIS

INSTITUT MAINTENON
 FONDÉ ET DIRIGÉ PAR Mme NOURRY
 Officier d'Académie

: 72 - rue Michel-Ange - 72 :
PARIS-AUTEUIL

PENSIONNAT - DEMI-PENSIONNAT - COURS POUR JEUNES FILLES
 Éducation chrétienne :: Enseignement rationnel
 Nouveaux programmes :: Brevet élémentaire
 Brevet supérieur :: Baccalauréat :: Classes primaires
 Jardin d'enfants :: Automobiles pour demi-pensionnaires

L'ŒIL CREVÉ



« Monsieur le Docteur ! Monsieur le Docteur ! » Ployé sur sa bicyclette, un jeune homme dévalait, à toutes pédales, le raidillon que la carriole du médecin descendait, elle aussi, à une allure insolite.

« Monsieur le Docteur ! Monsieur le Docteur ! » Le coureur hélait en vain, à rebours du vent qui bruissait aux branches des tilleuls en bordure de la route. L'appel s'éteignait parmi le tintement des grelots que secouait le trot du cheval et parmi le crissement prolongé des roues broyant le gravier bleu du chemin.

Le cycliste se courba plus avant sur sa machine et, le nez au guidon, accélérant sa course, atteignit enfin et dépassa le cabriolet campagnard. Sur un signe, le véhicule stoppa. Prestement, le jeune homme fut à terre. Bien que nu-tête, il porta, par habitude déferente, la main à hauteur du front comme pour soulever la visière de sa casquette, et, d'une voix saccadée, haletante, à bout de souffle : « Monsieur le Docteur, il faut revenir tout de suite chez Clairin. Le garçon est là qui s'est crevé un œil. »

Placide, retenant d'un poing ferme son cheval impatienté de ce brusque arrêt, le médecin grommela :

« Allons bon ! C'est chaque fois comme ça, dès que je commence ma tournée. On dirait, ma parole, qu'ils choisissent leur moment : une jambe cassée, un bras démis... Il n'y a plus qu'à tourner bride et les clients attendent. »

Puis aussitôt, moins bougon : « Chez Clairin, dis-tu ? C'est là-bas au bout du village, n'est-ce pas ? Et l'enfant s'est crevé un œil ? Comment donc a-t-il fait son compte ? »

— Ah ! Je ne sais pas moi ! Il est rudement blessé, voilà tout ce qu'on m'a dit. Et ça presse ! Alors, comme je vous avais vu passer, je n'ai fait ni une ni deux : j'ai sauté sur ma bécane, et j'ai couru pour vous atteindre. J'en ai eu une suée ! »

Il s'épongea et, tapant du plat de sa main sur l'encolure du cheval piaffant :

« C'est qu'il trotte bien, savez-vous ! »

— Bon, avertis qu'on y va... J'arrive. »

La bicyclette repartit, rayant la poussière, cependant que moins allègre l'équipage remontait la côte où fleurissaient dans le gazon sec et court des lotiers jaunes et des scabieuses grises.

Devant la ferme Clairin, un groupe de commères et de curieux stationnait. Clabaudant avec de grands gestes et des mines apitoyées, des villageois commentaient l'accident. Une vieille, pareille à un tronc déjeté, assurait qu'elle avait vu.

« Ils étions là trois ou quatre garnements à marauder des prunes dans la pâture. Le gamin, plus hardi, monta sur l'arbre qu'il se mit à secouer ; il glissa d'une fourche et alla s'abattre sur un tas de fagots. Il a commencé à hurler ; le bout d'une gaule s'était enfoncé dans un œil. C'est toujours la gourmandise qui cause les malheurs... »

Les langues s'arrêtèrent un moment. En silence, on regardait le docteur accrocher son cheval par la bride à un anneau fixé dans le mur de la grange. Plusieurs s'apprêtaient à raconter ce qui était arrivé ; mais le médecin peu soucieux des prolixes bavardages paysans, après deux ou trois coups de chapeau rapides à droite et à gauche, entra dans le logis.

Il y resta longtemps. Au dehors, les gens écoutaient sans plus parler. On entendit un bruit de seaux remués, une pompe manœuvrée avec précipitation, quelques cris du blessé. Pendant ce temps, le cheval mettait à profit sa pause ; il tirait sur sa longe, mâchonnait l'herbe verte et drue et les plantains qui abondaient devant la porte.

Une lourde femme replète, importante et mystérieuse, vint à sortir. C'était une voisine qui avait offert ses bons offices. Elle traversa la rue en courant jusqu'à la ferme d'en face et revint aussitôt, portant sur ses bras un réchaud à pétrole. Au passage des questions la voulurent arrêter :

« Qu'est-ce qu'il a dit, le docteur ? »

Le docteur n'avait rien dit. Mais certainement la chose était grave ; on allait, en attendant mieux, laver la plaie à l'eau tiède avec un ingrédient de pharmacie.

La fermière s'en alla. Les conversations reprirent plus animées. On faisait des suppositions saugrenues à n'en plus finir, et on plaignait, entre temps, le « tiot fieu ».

« Peut-être bien qu'il sera borgne de ce coup ! »

— Un si bel enfant, tout de même !

— Mais il est si « indigne », accentua la vieille qui avait vu. Le mois dernier, il a dépouillé complètement les groseilliers. C'est un garnement ! »

Des passants s'arrêtaient et s'informaient. Une fois renseignés ils disaient : « Quelle



affaire ! Quelle affaire ! » Puis attendaient avec les autres.

Une pauvre, plus branlante et plus loqueteuse que la légendaire misère, s'approcha à son tour, tâtant le terrain de son bâton. Elle avait un mouvement de la tête qui semblait dire sans discontinuer : « Non, non ! » Elle voulut savoir. Dix voix répondirent ensemble. Mais la nouvelle venue était sourde, elle comprit qu'il y avait du bétail crevé et répliqua :

« Ah ! c'est un vrai malheur ; du bel argent perdu, on peut dire ! on peut dire. Paraît qu'il faudra enfouir la bête à présent. Les vétérinaires ne pensent pas assez que le pauvre monde n'est pas si difficile et se contenterait volontiers de cette viande-là le dimanche. » Puis clopin-clopant, au milieu des sourires, l'indigente continua sa route, et sa tête accentuait plus fort : non ! non !

Il passait d'autres personnes : moissonneurs et glaneuses. Les questions recommençaient. Elles ne variaient pas, mais bien les réponses. A force d'avoir raconté l'accident, les premiers arrivés eux-mêmes ne savaient déjà plus au juste comment il s'était produit. Certains amplifiaient et circonstanciaient sans retenue, par goût du tragique.

Dix minutes encore s'écoulèrent. Un chariot lourd de paille, qui montait vers le village, fit halte au milieu du chemin. A califourchon sur un des boulonnais qui s'agitait à cause des mouches harcelantes, le conducteur regarda longuement la maison où, bien sûr, se passait quelque chose d'anormal, considéra l'un après l'autre les visages réunis et, ne voyant aucune figure de connaissance, attendit qu'on le renseignât ou qu'il pût saisir au vol une phrase. Comme nul prêtait attention à sa curiosité muette, l'homme fit claquer son fouet et, désappointé, démarra. Un enfant qui jouait près des roues faillit être culbuté. Sa mère le talocha rudement sur les deux joues :

« Il va se faire écraser, maintenant, celui-là ! »

L'arrivée d'un vieillard fit heureusement diversion à la bourrade. Il était couvert de glanes et courbé sous le poids des épis. Il se redressa un peu pour voir ; mais la charge était lourde et il l'assurait à grand'peine sur ses épaules : il ne fit que ralentir et passa.

« C'est bien trop égoïste pour s'intéresser au malheur des autres », fit une femme.

De la cour de la ferme, quelqu'un appela :

« Pierre ! Pierre ! »

Un musard qui lusotait bras croisés au soleil, se détacha du mur contre lequel il s'adosait.

« Allez donc prévenir Baptiste qui est au Bas-champs ! »

— On y va tout de suite, » fut-il répondu.

Ce fut un nouveau thème de bavardage dans le groupe aux aguets.

« Baptiste ne sait pas encore ? »

— Est-ce qu'on pense à tout dans des cas pareils ?

— Ah ! en voilà un beau retour ! Et l'ouvrage qui presse ! »

Pierre fut prêt aussitôt, enfourchant un poulain. Comme d'une vergette cueillie à la haie, le domestique cinglait sa monture, la voix de tout à l'heure recommanda :

« Mettez-y des ménagements au moins ! »

— J'irai pas de quoi y r'tourne », jeta le charretton. Et l'étalon, nerveux et vif, tourna la route emportant son cavalier en sabots et tressautant, tandis qu'au vent de la course se ballonnait la chemise du rustre.

« Ça va donc plus mal, Madame Cou-



rand ? » interrogèrent les femmes pendant que la grosse censière regardait disparaître son valet.

Pierre revint le premier. De la lisière du champ de seigle, il avait fait signe à Baptiste et à sa femme de ses bras en moulinet qui voulaient dire : « Il y a un malheur chez vous » ; et il avait crié : « Revenez vite, vite ! » sans préciser davantage.

Eux s'étaient hâtés ; le temps d'atteler la bricole, ils suivaient. En effet, une morveuse qui avait couru jusqu'au coude où le chemin

se cache entre deux haies de sureaux, gesticulait afin de signifier : Les voilà !

Presque en même temps, dans un grand fracas de ferraille, une carriole basse, traînée par un baudet sur lequel les coups de manche de fouet tombaient drus, roulait jusqu'à la voiture du docteur, effarant poules et canards qui picoraient et gloussaient.

Les gens se garèrent, avec une sorte de respect obscur comme au passage d'un cercueil. L'homme suant se précipita, puis la femme. Celle-ci pleurait, toute secouée et collant à ses yeux son rude tablier de toile bise.

« Dans quel état, doux Jésus ! ils se mettent ! » fit une commère compatissante. Les autres s'empressèrent cherchant des consolations.

Baptiste le regard ébahi considérait sa demeure, les étables, le fournil, les hangars, comme s'il les regardait pour la première fois. Le docteur, qui se promenait de long en large dans la cour, s'approcha, ayant reconnu le père. En quelques phrases nettes, il expliqua ce qu'il en était du petit blessé.

« Ainsi, il va perdre un œil, Monsieur le Docteur ? »

— Non pas ! Non pas ! avec des soins on le lui conservera, protesta le médecin. Tranquillisez-vous, mon brave !

— Bien sûr, il vaut mieux ça qu'une jambe cassée. Pour le travail qu'on fait, allez, il n'est pas nécessaire de tant y voir. Mais on en a eu une émotion ! A entendre Pierre nous appeler, nous avons pensé : c'est le manoir qui brûle ; c'est ça qui aurait été un malheur. Justement on n'a pas renouvelé l'assurance. »
Léon BOCQUET.

Chronique des Livres

A l'ombre de Sainte-Odile ⁽¹⁾

par Alfred Droin

La librairie redouble son effort au printemps, quitte à prendre un peu de relâche l'été, temps mal propice à la lecture, durant lequel elle a ses raisons de craindre de voir le public moins attentif aux nouveautés qu'elle pourrait mettre au jour. La saison bibliographique qui s'achève nous aura donné une bonne brassée d'ouvrages intéressants, où il semble que les romans l'emportent par le nombre et la valeur. Elle n'a pas eu cette fois la disgrâce de ne pouvoir nous présenter quelques poèmes remarquables. J'en vois même deux recueils vraiment insignes. Il ne s'agit pas vous le pensez bien, du CANTIQUE DE L'AILE, d'Edmond Rostand, que ses admirateurs dans quelques années ne voudront plus avoir admiré, ni de LA VERDURE DORÉE, inégale à sa réputation, ni du dernier livre de Jean Richépin, qui ne nous offre plus guère du poète de LA CHANSON DES GUEUX que les moindres mérites. Non. L'un est VESTIGIA FLAM-

MÆ, où le beau génie répandu dans LA CITÉ DES EAUX et LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS, maintenant en son plein midi, atteint par endroits sa perfection sans perdre de sa richesse ou de sa facilité. L'autre, c'est A L'OMBRE DE SAINTE-ODILE, d'Alfred Droin, où ce noble chanteur, restant pareil à soi-même, épure et élargit toutefois son talent, le féconde du plus beau renouvellement de sensibilité, et franchit une grande étape dans les très hautes voies qui l'attirèrent et le retinrent dès ses premiers pas. De ces deux citharèdes, voilà l'un, peut-on dire, au sommet de son art ; voici l'autre qui, depuis longtemps en marche vers les cimes, prend une telle allure, déploie tant de jeune force et de juste savoir, que nous nous demandons, le cœur ému, s'il ne va pas bientôt rejoindre tout à fait les plus grands lyriques que notre génération aura connus. Nous reviendrons à VESTIGIA FLAMMÆ ; voyons aujourd'hui A L'OMBRE DE SAINTE-ODILE, chants très purs que l'on sent préludes magnifiques, dans lesquels pointe l'essor d'un émule des Henri de Régnier, des Lecardonnel, des Mercier et des Moréas.

Il y a presque vingt ans qu'il donnait son

premier livre AMOURS DIVINES ET TERRESTRES. C'étaient de menues mais pénétrantes élégies, musicales, rêveuses, pleines d'aspirations et de délicats tourments. Le poète exquis des STANCES et des VAINES TENDRESSES, Sully Prudhomme, aujourd'hui trop dédaigné, qui les préfaça, y retrouvait son propre goût du repliement sur soi-même, sa curiosité et ses élans métaphysiques, et le sens, qui fut chez lui intermittent mais parfois admirable, de la plus poétique mélodie. LE COLLIER D'ÉMERAUDES, qui suivit, ne faisait que développer cette veine. Mais, en 1906, parut LA JONQUE VICTORIEUSE. L'adolescent plaintif y soupirait encore sur le ton du jour le plus élégant ; toutefois, on y découvrirait une pensée et un cœur très virils. Il y avait là les impressions non seulement de voyages au Cambodge, au Siam, au Tonkin, mais de combats. On apprit que le mol songeur était un très ardent officier colonial. Engagé volontaire à dix-huit ans, c'était dans les loisirs d'une vie ballottée et rude qu'il s'adonnait à la culture et à l'analyse de sentiments raffinés. Son nouveau livre marquait l'acquisition d'une foule de précieuses sensations belles, mais surtout la victoire sur le penchant à se complaire dans les vaines douleurs. Elle éclata bien plus dans le recueil qui vint ensuite :

(1) Librairie Perrin, 7 francs.